

JUSTE AVANT LE JOUR

CÉLINE SAINT-CHARLE

L'enfer est vide et tous les démons sont ici.
William Shakespeare – *La tempête*



Dans son rêve, Ari marche, bousculé par les rafales hivernales. Le sapin démesuré est arrivé depuis quelques jours sur la place de Jaude et il a supplié ses parents de l'emmener le voir. Comme chaque année depuis qu'il est né.

Des flocons virevoltent autour de lui et sa petite sœur Hanna les cueille du bout de la langue en riant aux éclats, indifférente aux remontrances de leur mère. L'arbre, immense et majestueux, leur coupe le souffle à tous les deux, tant il resplendit dans la nuit. Derrière, la grande roue aguiche les passants de ses milliers de lumières, elle tourne paresseusement, chacun de ses mouvements ponctué de rires et d'exclamations de ravissement.

Mais Ari n'a d'yeux que pour l'arbre scintillant. Il oublie la foule du centre-ville, le froid qui lui rougit les joues, la main d'Hanna qui tire la sienne, pressée de rejoindre la queue pour un tour dans l'imposant manège. Il ne prête aucune attention à son père qui maugrée, frigorifié, qu'il préférerait rentrer se mettre au chaud dans le restaurant où les attend une revigorante fondue au Saint-Nectaire.

Le pied du sapin est entouré de barrières de bois contre lesquelles se massent d'autres enfants ébahis, dont les pupilles reflètent le clignotement des guirlandes électriques. Sur une impulsion soudaine, Ari se faufile entre les planches, sourd aux appels de sa mère. Il étreint le tronc rugueux, de toutes ses forces. La joue collée contre l'écorce, il presse son oreille, tente de discerner le tumulte de la sève par-dessus le brouhaha de la ville. Circule-t-elle encore dans un arbre coupé ? Il l'ignore.

Quelque part, des pétards éclatent, virulents et sonores. Ari réprime un mouvement d'humeur. Qui sont ces casse-pieds qui l'empêchent de savourer l'instant ? Il veut plus que tout rester là, tranquillement.

— Ari, Ari, murmure Talia, sa mère, tout près.

Sa voix contient un élément qui effraie Ari. Il a désormais conscience qu'il évoluait en plein rêve, mais il refuse d'écouter, les yeux fermés. Tout son être est concentré sur la sensation du tronc sur sa peau. Peut-être que s'il serre assez fort, le sapin entrouvrira son écorce pour le laisser entrer, pour qu'il se réfugie dans un monde végétal doux et rassurant. Sans tous ces cris, ce raffut. Un endroit où la neige tombera à jamais en tapis ouaté et où Noël aura lieu tous les jours.

— Ari !

La voix de sa mère s'est faite plus pressante, sans toutefois qu'elle ait haussé le ton. D'une main, elle lui secoue l'épaule.

Le petit garçon abandonne à regret son doux songe, après un dernier regard au sapin, un dernier grognement d'agacement envers les pétards.

Il ouvre enfin les paupières. Le jour n'est pas levé, une brise joue avec les rideaux et la grisaille de l'aube toute proche apparaît par intermittences dans la chambre. Dans la pénombre, les yeux agrandis par l'angoisse de sa mère lui paraissent démesurés, presque surnaturels.

Ari secoue la tête, pour en chasser les ultimes bribes de sommeil. Il s'assied dans son lit. Le concert agressif des pétards continue, quelque part dehors.

— Maman... commence-t-il.

— *Chuuuut*, lui ordonne-t-elle en lui plaquant une main sur la bouche. Moins fort !

Avec une rudesse qui ne lui est pas coutumière, Talia l'arrache à son drap d'une traction sur l'avant-bras, ses ongles plantés dans la chair de l'enfant. Ari ravale les protestations spontanées qui lui viennent. Quelque chose cloche. Ce n'est pas ainsi que le matin de Noël est censé se dérouler !

Normalement, Ari se réveillerait de lui-même, ou Hanna le tirerait du sommeil, surexcitée. Ils se rendraient au salon sans attendre, pour découvrir au pied du sapin les paquets déposés dans la nuit par le père Noël.

Hanna est une petite futée, pour ses quatre ans. Même Ari, du haut de ses vénérables sept années d'existence, est forcé de le reconnaître : depuis qu'elle a deux ans, elle sait différencier leurs deux prénoms sur une étiquette et s'approprier sans tarder les cadeaux qui lui sont destinés.

Ensuite, ils dégusterait un bon chocolat chaud et des sablés dans la cuisine, emmitouflés dans leur robe de chambre molletonnée, jacassant avec animation et comparant leurs présents.

Mais ça, c'était avant. Quand ils vivaient encore dans l'appartement, à Clermont-Ferrand. Quand la vie était simple et rythmée par les saisons. Ici, l'hiver ne ressemble à rien. Pas de neige, pas de buée qui sort de la bouche. Impossible de jouer au train qui fait *tchoutchou*, avec son haleine, dans le petit matin glacial. Pas de givre qui craque sous la semelle des bottes sur le chemin de l'école. Ici, l'hiver n'existe pas, pas vraiment. Il fait moins chaud et il pleut plus souvent que durant l'été. La différence s'arrête là. Ici, on ne trouve même pas de sapin digne de ce nom. Pas de décorations festives dans les commerces, ni guirlandes ni boules.

D'ailleurs, pour autant qu'Ari le sache, il est le seul de son école à fêter Noël. Sous prétexte que ça n'est pas dans les coutumes de ce nouveau pays, que ça concerne une autre religion que la leur. Pourtant, la famille d'Ari appartient à la même religion que ses

camarades, ça ne les a jamais empêchés de fêter Noël ! La religion, ses parents s'en fichent un peu. Déjà qu'il était celui qui arrive un beau jour, sans bien parler la langue, sans connaître leur alphabet, avec des façons exotiques... Il regrette d'avoir évoqué Noël en classe. Les autres l'ont regardé avec des yeux ronds un instant, puis ont basculé dans les rires et les sarcasmes. Même sa maîtresse n'a pu retenir un gloussement. Depuis, il est encore plus seul qu'avant, emmuré dans sa différence et une profonde nostalgie de sa vie d'autrefois.

Après cinq mois, Hanna, elle, parle déjà couramment la langue, avec une aisance stupéfiante. Elle babille avec ses parents et Ari se sent exclu jusque chez lui. Si, comme ils le clament, papa et maman avaient l'intention de s'installer ici depuis longtemps, pourquoi ne pas leur avoir appris depuis leur petite enfance ce langage aux sonorités âpres, cette écriture si particulière ? Pourquoi les avoir déracinés sans prévenir ? Sans leur donner les armes nécessaires à une intégration réussie ?

La langue d'Ari bute contre les sons qu'il peine à produire. On dirait que les gens de ce pays sont habitués à parler la bouche pleine de ce sable du désert que le vent transporte avec lui et qui parvient à s'insinuer partout, malgré les précautions prises par les habitants.

Sa mère le tracte sans ménagement à travers la maison obscure. De plain-pied, leur logement forme un U autour d'une terrasse orientée plein nord, couverte d'une toile épaisse censée les protéger des rayons ardents du soleil. Les volets sont tirés, les fenêtres occultées par des rideaux et le jour naissant ne produit pour l'instant aucun effet à l'intérieur. Avec habileté, elle traverse le couloir, la cuisine ouverte, sans se cogner. Ari trébuche tous les deux pas. Dans son étonnement ensommeillé, il n'arrive pas à suivre le rythme.

Arrivée à l'entrée du salon, Talia s'immobilise, nerveuse, prête à bondir en arrière au moindre bruit. Elle semble humer l'air, à l'affût d'une odeur menaçante ou d'un écho inquiétant, comme une biche à l'orée d'une forêt.

— Qu'est-ce qu'il se passe, maman ? ose Ari à voix basse.

Elle secoue la tête pour toute réponse. Dehors, le vacarme continue. Les pétards — plus proches de minute en minute — s'intensifient, des moteurs rugissent, des gens crient des paroles que l'enfant ne parvient pas à identifier. C'est comme une fête du 14 juillet, la musique en moins. Mais qui prévoirait une fête à six heures du matin ? Surtout dans ce petit bourg tranquille ?

Son cerveau ripe contre le manque de logique de tout cela, refusant de mettre des mots clairs sur la situation. Ari n'est pas prêt à accepter la réalité.

Dans le salon, un jeune palmier dattier en pot tient lieu de sapin de Noël. Hanna a découpé des guirlandes en papier, coloriées de multiples teintes et ornées de stickers pailletés. Les branches portent également des boules de papier mâché peintes en doré, confectionnées quelques jours auparavant. Ari a refusé de participer à ce simulacre de Noël, il a boudé tout l'après-midi en prétendant ne pas s'intéresser aux efforts de sa sœur.

Papa a accroché une unique guirlande électrique, dénichée quelque part, peut-être dans un des nombreux cartons du déménagement pas encore complètement vidés. Elle représente la seule source lumineuse de la pièce. Elle clignote, s'allume puis s'éteint, toutes les deux secondes. En vert, en rouge, en bleu, en jaune, puis recommence, éclairant des paquets au pied du palmier. Une dizaine de cadeaux attendent qu'on les ouvre, dans un gazouillis de papier joyeusement arraché.

Le père Noël est passé ? Il n'a pas oublié Ari ?

Le petit garçon refoule la part de son esprit qui voudrait demander des explications. Comment un vieil homme arrivant du pôle nord pourrait-il poser son traîneau ici, à la lisière du désert ? Pourquoi viendrait-il pour Ari et Hanna et pas pour leurs camarades d'école ? Le père Noël est supposé aimer tous les enfants, dispenser sa générosité dans le monde entier. Pourtant, l'image des faces ricanantes des autres élèves, de leur incrédulité, se superpose à celle du salon devant ses yeux.

Là encore, Ari préfère l'ignorance à la douloureuse vérité. Plus que jamais, dans cette aube terrifiante, il ne désire qu'une seule chose : se réfugier dans une naïveté enfantine et se persuader que tout ira bien, que ses parents chasseront le cauchemar interminable dans lequel il se croit englué. C'est leur rôle, non ? Disperser les mauvais rêves, rassurer, câliner.

Juste derrière le sapin d'opérette, un buffet massif en bois brut tient lieu de bibliothèque. Le haut, composé d'étagères posées sur des linteaux branlants, supporte tant bien que mal les albums d'enfant d'Hanna. En bas, une double porte fermée par un simple loquet dissimule entre autres les petits romans dont Ari raffole et qu'il a insisté pour emporter dans le déménagement, quitte à sacrifier la moitié de ses jouets.

Sa mère ouvre les battants et sort précipitamment une partie des livres.

— Entre là-dedans. Vite.

Sa voix transpire d'une telle urgence qu'Ari ne proteste pas. Le meuble est profond et l'enfant fluet. Il se coule sans peine contre la paroi du fond. Il peut s'asseoir, en rentrant la tête dans le cou. Il enserre ses genoux pendant que Talia replace en hâte des ouvrages, en piles qui montent jusqu'en haut. Quand elle en aura terminé, Ari sera invisible. Et comme aveugle.

Personne ne pourra le voir, à moins de retirer les livres. Sa mère lui prend le visage entre les mains, pose son front contre le sien et lui souffle :

— Écoute-moi bien, mon chéri. Je vais devoir te laisser là-dedans, finir de remettre tous les bouquins et fermer les portes. Tu ne bouges pas. Tu ne fais pas de bruit. *Pas un bruit.* Sous aucun prétexte ! Peu importe ce que tu entends, personne ne doit deviner que tu te caches ici. Tu es en sûreté si tu ne sors pas. Normalement, papa s'occupe de mettre Hanna à l'abri. On vient te chercher dès que possible. Tu as compris ?

— Oui, maman, lâche Ari dans un murmure étranglé.

— Promis ?

Il hoche la tête.

— C'est bien. Je savais que je pouvais te faire confiance, mon grand garçon. Je t'aime très fort.

Après un rapide baiser sur le haut du crâne de l'enfant, Talia finit de l'enfermer derrière sa muraille de papier. Les battants se referment en silence, le léger claquement du loquet qui retombe tout juste audible dans la cacophonie ambiante.

— J'ai pas peur, tente de se convaincre Ari. C'est juste une lubie des parents, un cache-cache bizarre. Quand ils ouvriront la porte, Hanna et moi on se paiera une bonne tranche de rigolade. Et on se goinfra de tartelettes à la fraise pour le petit-déjeuner. Et on déballera nos cadeaux en faisant semblant de ne pas être jaloux de l'autre.

Conscient d'avoir donné sa parole à sa mère, il se contente de former les mots avec les lèvres, sans qu'un son s'échappe. À l'extérieur du buffet, la guirlande poursuit son clignotement incongru et le refuge d'Ari s'illumine à intervalles réguliers, en un mince filet qui s'insinue entre les deux portes. Il est soulagé de ne pas être plongé dans le noir. Ces pinceaux de lumières gaies le dotent d'un peu de courage.

Après un moment, sa position devient inconfortable et il tente de bouger pour en trouver une meilleure. Il allonge une jambe, très lentement, puis la deuxième, jusqu'à buter contre la paroi opposée du meuble. Sur ses genoux, il sent ses mains atteintes d'un tremblement irrépressible, alors il serre les poings. Le bois brut, pas poncé, fourmille d'échardes qui traversent le fin coton de son pyjama, lui piquant les cuisses, les mollets, les pieds. Même le plus ténu des mouvements les enfonce dans sa chair, sans qu'il ne puisse rien y faire. Le sang coule, poisse son vêtement. Il en reconnaît facilement l'odeur dans l'espace confiné du buffet.

— On ne peut pas mourir en cinq minutes de quelques échardes, raisonne-t-il à voix si basse que seule la chaleur de son souffle lui confirme qu'il a parlé. Ça prend du temps pour s'infecter. Je ne risque rien, tant que maman revient d'ici... disons, une heure ?

Un sanglot lui noue la gorge, il s'applique à le ravalier. Sans montre, sans pendule, sans aucun repère, comment pourrait-il mesurer le passage du temps ? Est-ce qu'il se trouve là-dedans depuis dix minutes ou trois jours ? Ou mille ans ? La température a grimpé dans la maison et il fait très chaud dans son refuge. Des gouttes de sueur, rondes et grasses, se forment sur le haut de son crâne et glissent le long de son front, se cognent à la barrière de ses cils, avant de rebondir sur ses joues. Elles se mêlent aux larmes qu'il n'a pas conscience de verser.

Qu'est-ce que c'est que cet hiver où on se promène en short et en t-shirt ? Qu'est-ce que c'est que ce matin de Noël où les battements désordonnés de son cœur remplacent le bruit feutré des flocons de neige ?

Une explosion soudaine, quelque part dans le village, le fait violemment sursauter. Son épaule cogne une des piles de livres et l'un d'eux dégringole sur lui, heurte son torse et finit sa course de guingois entre ses avant-bras. Ari retient son souffle, au bord de la syncope. Le sang qui frappe trop fort contre ses tempes lui embrouille l'esprit. Il ne sait pas si ce qui l'effraie le plus, c'est la déflagration et ce qu'elle implique — il *refuse* de s'y attarder —, ou le fait d'avoir déjà désobéi à sa mère, même par inadvertance. La puissance sonore de la détonation fait tinter ses oreilles, le petit garçon a l'impression d'être devenu sourd d'une seconde à l'autre. Il secoue la tête, sans réussir à retrouver l'ouïe. Il devine vaguement des cris, des hurlements aussi. Tout lui semble lointain, irréel, comme la bande-son d'un film d'action qui défilerait quelque part.

— Ce n'est rien. Il ne se passe . Juste un de ces stupides voisins qui regarde la télé trop fort. Ou un spectacle de rue, avec des saltimbanques qui jouent avec des pétards. Oui, voilà ! Une simple farce des gens du village pour se moquer gentiment du petit Auvergnat trop sérieux, trop différent d'eux.

Rasséréné par ces hypothèses, il sourit presque.

Ari saisit le livre. Il est lourd, épais. Un dictionnaire. Celui que son papa lui a acheté quand il a commencé à apprendre à lire. La guirlande lui permet de distinguer la couverture. Il caresse l'objet familier, synonyme de normalité. Les illustrations intérieures lui offrent le luxe d'occulter l'odeur de brûlé qui se faufile jusqu'à ses narines. Ari tourne les pages, sans bruit, il s'abîme dans les définitions, au hasard. Il se jure qu'à partir d'aujourd'hui, il apprendra un nouveau mot chaque jour, en français et dans sa nouvelle langue. La guirlande clignote, ses yeux luttent contre la fatigue.

L'enfant s'endort, recroqueillé dans sa grotte de bois.

Dans son sommeil, une main se tend instinctivement et se referme sur le vide. La plupart des nuits, Hanna se glisse dans le lit d'Ari et ils s'assoupissent main dans la main. Pour rien au monde le petit garçon n'avouerait qu'il est secrètement ravi de ne pas être seul dans cette nouvelle chambre. Il joue le grand frère protecteur envers sa sœur sujette aux cauchemars, mais la présence d'Hanna lui est essentielle. Leur père les surnomme « mes deux petites loutres », car il paraît que ces animaux se donnent la main en dormant. Pour ne pas dériver et se perdre, pour rester ensemble. Ari les comprend, c'est tellement facile de s'égarer dans ses songes et d'y demeurer coincé pour toujours. Par exemple, croire qu'un matin de Noël peut tourner au cauchemar, rempli de bruit et de fureur.

Une hallucination où un genre de zombie surgit dans le salon, se cogne contre les meubles en poussant des grognements terrifiants d'une voix ressemblant à s'y méprendre à celle de papa, avant de tomber sur le sapin dans un choc sourd, en arrachant la guirlande et en écrasant sans doute les cadeaux au passage. Un délire obscène où Talia hurle à pleins poumons dehors, des mots inintelligibles interrompus par la brusquerie d'une rafale de mitraillette. Un songe dont Hanna est douloureusement absente. Un rêve sordide saturé d'odeurs qui répugnent à l'enfant : chairs carbonisées, sang, sa propre urine qui coule sous lui...

Son esprit, miséricordieux, le maintient longtemps dans un état mêlant sommeil et catatonie. Même quand un silence sinistre tombe sur le village, lourd et presque pire que le tumulte qui l'a précédé. Même quand la chaleur lui dessèche la bouche et lui craquelle les lèvres. Même quand le soleil finit par forcer la barrière des volets et projette des rayons à travers la pièce, dansant dans les particules de poudre et de poussière.

Ari se réveille dans un frisson d'épouvante : quelqu'un vient d'ouvrir le buffet. Les livres dégringolent, tirés vers l'extérieur par une main pressée. Une forte luminosité lui brûle les rétines, après ces heures d'obscurité. Le petit garçon ferme les paupières, à la fois pour se protéger de l'afflux brutal de soleil et par crainte de ce qu'il verra, une fois ses yeux réaccoutumés à la lumière du jour.

— C'est le père Noël, c'est le père Noël, c'est le père Noël... marmonne-t-il dans une litanie poignante, une prière d'espoir.

La main l'arrache à son abri. Le reste est silence.